

Avoir su...!

Andrée Proulx

Numéro 100, hiver 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14420ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Proulx, A. (2004). Avoir su...! *Moebius*, (100), 87–92.

ANDRÉE PROULX

Avoir su...!

Le pire n'avait pas été l'orage, mais le rejet. Au bord de la route surplombant la falaise, je retenais mes larmes. Des rafales de pluie, balayant l'horizon, transformaient en ruisseaux les crevasses qui dévalent vers la mer. Les éclairs sillonnaient le ciel. La colère me secouait.

Le capuchon rabattu jusqu'aux yeux, la main en visière, dans une tentative pour deviner les phares d'une auto qui pourrait m'accueillir avant l'obscurité, je remettais en question mon penchant pour l'aventure. Mon ouverture d'esprit, que d'aucuns qualifieraient d'étourderie, venait de me jouer un vilain tour.

J'avais rencontré Hans dans un café. Il s'était présenté à ma table alors que j'attendais mon allongé tout en lisant le journal. La musique était un peu trop forte.

Avec mon t-shirt couleur lime et mes leggings fuchsia, je clignotais comme un arbre de Noël. Difficile de me manquer. Des baskets rouges et un flamboyant gilet couleur orange complétaient ma tenue. Les teintes sombres me dépriment. Et le silence, lui, me plonge dans l'angoisse, la tranquillité qui accompagne le vieillissement. Pour faire écran à mon âge, j'emprunte à la jeunesse sa légèreté et aux magazines leurs trucs de maquillage. À grand renfort de produits cosmétiques, je déjoue les règles de l'apparence, la gravité et ses lois. Je réalise d'habiles jeux d'ombres, j'invente d'audacieux contrastes. Et ça marche... Je sais aussi que, tôt ou tard, je ferai appel aux bienfaits de la chirurgie esthétique.

«Vous permettez?» m'avait-il demandé en désignant le siège libre à mes côtés. Contrariée dans ma lecture, j'acquiesçai d'un bref signe de tête. «L'état du monde vous choque-t-il à ce point?» l'entendis-je ricaner. Hans n'était pas le genre d'homme que désarme un visage fermé. Il

avait développé une attitude empreinte de civilité et un sens de l'humour enrobé de cynisme que confère une longue fréquentation des «cruising bars».

Hans faisait partie de ces êtres dont l'absence de l'âme sœur est le secret le mieux gardé, mais que la solitude précipite dans l'extravagance. Je parle de ceux qui comblent leur ennui en dorlotant un animal de compagnie mais s'avèrent incapables de prolonger plus d'une soirée une relation affective axée sur un rapport égalitaire. Le genre d'homme que les femmes rêvent d'apprivoiser. «Tu lui portes beaucoup d'attention», lui fis-je remarquer. Comme d'autres promènent sur la chaussée urbaine et ingrate de répugnants rongeurs ou de sordides reptiles dépayés, un cochonnet le suivait partout. Hans avait installé la bête au beau milieu de la table. Dans le creux de sa main, l'animal grignotait un morceau de sucre.

— Belzébuth a autant d'importance à mes yeux qu'un être humain, professa-t-il.

— Ne fais-tu aucune distinction, m'indignai-je?

— Si, me répondit-il. Les animaux ne lisent pas les journaux!

Je le dévisageai.

— Et ça les rendrait plus intéressants à tes yeux?

— Viens, Zébuth, la madame est méchante!

Il commanda deux bols de café, dont un pour Zébuth, qui s'obstinait à ne pas bouger. De son groin rose et humide, en grognant, le goret maintenant flairait le bout de mes doigts. Tout en jetant un œil distrait aux journaux épars sur la table, Hans flattait la bête dont la croupe ondulait de satisfaction.

«Quel look d'enfer!» s'exclama-t-il. À qui donc s'adressait-il?

J'aurais pu changer de place lorsque Belzébuth se mit à laper son breuvage, mais le café était bondé. Et le spectacle assez divertissant. J'avais écouté Hans, commis-libraire de son état, me raconter sa vie: à la recherche de la «perle rare», il avait placé plusieurs annonces personnelles dans divers journaux, mais les réponses l'avaient déçu. «Trop de femmes, la quarantaine passée! regrettaient-il... dominatrices... et... dans les bars, avait-il ajouté avec

amertume, les filles sont trop frivoles. Tandis que toi...» Divertissant, en effet!

Mes verres fumés devaient sans doute dissimuler mes quarante ans. J'étais née et j'avais grandi sous le regard de gens qui m'admiraient. Toute ma vie j'avais entretenu la certitude que vous n'êtes aimée que si vous êtes belle. Craignant plus que tout le rejet, j'entretenais ce sentiment d'urgence: ne pas faire mon âge. Même si mon entourage se faisait rassurant, progressait et me faisait frémir l'idée que le jour où les yeux ne se poseraient plus sur moi n'était pas si lointain. Ou pire, les louanges se transformeraient en moqueries.

«Tu as raison, Hans, l'avais-je nargué, les vraies perles sont rares, il ne faut pas les jeter aux pourceaux.» Il se leva d'un bond, échappant l'animal qui venait de souiller son pantalon. Et la bienséance? pensai-je. Avoir raison n'est pas toujours indiqué lorsqu'on s'obstine à cultiver la complaisance et le goût de l'aventure. Je me tus. Belzébuth courait dans tous les sens. Des clients compatissants le pourchassèrent jusqu'au fond du café et le ramenèrent à notre table.

«Les Maritimes, ça te tenterait? me lança-t-il à brûle-pourpoint en épongeant le cerne d'une écœurante dis-grâce, indifférent à mon sarcasme biblique.

* * *

À notre époque, les véhicules sont conçus pour voyager «léger». La jeep Cherokee n'avait sans doute jamais monté une côte ni franchi un fossé boueux. Mais, rutilant, le véhicule tout-terrain de Hans trouvait sa place devant les bars branchés du centre-ville. Au moment d'y ranger mes bagages, l'espace manquait. Je n'avais pas prévu que Belzébuth ferait également partie du voyage, avec sa niche et ses dix sacs de moulée. Sans doute, par distraction, ou à cause du volume de la musique, n'avais-je pas non plus saisi que nous ferions du camping. Hans, lui, n'avait apporté qu'un sac à dos et un fourreau contenant trois piquets et une tente. «Qu'est-ce que tu t'es encombrée!» s'exclama-t-il en déplaçant mes trois valises. Il m'avait donc fallu me départir de bagages qualifiés de «superflus»:

mon ordinateur portable et une imposante trousse de maquillage. Je glissai sous le siège un sac de voyage contenant un complexe vitaminique antioxydant, des comprimés de bêta-carotène, des capsules d'échinacée et un pot de millepertuis. «Où est ton sac de couchage?» s'était étonné Hans.

Étais-je imprudente au point de me retrouver en plein champ, seule, en compagnie d'un parfait inconnu qui m'offrait de partager le sien? Je n'y avais même pas songé.

La route qui s'élève en lacets aux contreforts des Appalaches offrait jusqu'au Golfe de magnifiques panoramas. De plongeants couchers de soleil dont les reflets s'étiraient vers la mer. Belzébuth passait la nuit dans le véhicule. Un compromis majeur. Hans n'était pas si vilain garçon après tout. Nous discussions d'une foule de sujets au clair de lune. Je lui trouvais finalement beaucoup de charme. Direct et franc, il possédait des traits affermis qui lui donnaient du caractère. Surtout lorsqu'il refermait sur nos corps transis par la rosée du soir son sac de couchage à deux places. Il avait les pieds chauds. Nous avons beaucoup ri, Hans et moi.

Puis le temps s'était gâté. La grisaille s'installa. Les nuages se précipitèrent sur la crête des montagnes. Les orages se succédaient, sinuaient le long du Cabot Trail.

Belzébuth tomba malade. Éternuant sans arrêt. Son museau frémissait. Ses petits yeux bleus, mi-clos, étaient embués. Il avait la grippe. Mes capsules d'échinacée s'avéraient inefficaces pour son cas. Je me mis au millepertuis. La bête avait perdu l'appétit. Un vétérinaire diagnostiqua une bronchite. Hans réquisitionna mon siège pour déposer Belzébuth à ses côtés. Je dus me déplacer à l'arrière. Assise sur la niche, les pieds appuyés sur les sacs de moulée, je sentais sous mes reins les aspérités de la route. La moindre accélération, tout freinage, m'obligeaient à m'agripper. Chaque tournant me faisait valser. Plus question de camper à la belle étoile. Belzébuth devait être à l'abri des intempéries. Motel sinistre.

Sans maquillage, j'avais l'air aussi sombre que les murs de la chambre recouverts de panneaux marron. Seule ma lotion solaire rescapée du rationnement conservait à

mon pH un équilibre acceptable, m'évitant d'arborer une mine de patate au four trop cuite. Et ce silence assommant entre nous! Mon *laptop* me manquait.

Avoir su...!

Dire qu'il ignorait qui était Raymond Carver! Pour un commis-libraire! Vendait-il des assurances, lui avais-je demandé? «Je suis au rayon *Botanique et Jardinage*», m'avait-il appris. Épuisée par la route, je ronflais trop fort. Je dérangeais leur sommeil. «S'il me plaisait de dormir dans la salle de bains...» J'aurais le sac de couchage à moi toute seule! «Goujat!» Nous commençâmes à nous invectiver. «Et tu ne conduis même pas!» me lança Hans.

Nous reprîmes la route vers Louisbourg. Belzébuth, dont le cas s'aggravait, était devenu objet de discorde permanent. «Ça saute trop à l'arrière», me plaignis-je. Mon manque de compassion offusquait Hans. Vissés au rétroviseur, ses yeux me fusillaient.

Survint alors l'inconcevable: Hans se rangea sur l'accotement détrempé, me larguant à la brunante sur le bord de la route déserte, en pleine nature déchaînée. «Les perles et les pourceaux ne font pas bon ménage», lança-t-il, d'un ton vindicatif et victorieux, avant de refermer la portière et de faire demi-tour. J'aurais dû m'en douter... Ce garçon était imprévisible... et inculte! Mais non dépourvu de mémoire.

Il pleuvait des cordes. Je relevai rageusement le capuchon de mon ciré. Détémpés, mes baskets rouges avaient perdu leur éclat. Je dégouttais de partout, ruminant mon désenchantement, chaque pas écrasant les lambeaux de mon amour-propre. Je marchais depuis une demi-heure, lorsqu'un véhicule arriva dans ma direction. La nuit tombait! C'était ma chance! Je levai le pouce, le cœur battant. Entre des torrents d'averse, j'aperçus, l'éclair d'une fraction de seconde, Belzébuth confortablement installé sur le siège avant d'une jeep en accélération. Le véhicule tout-terrain soulevait des trombes d'eau rougeoyantes dans le sillage lumineux des clignotants. Mon regard furibond maudissait Hans. En aurais-je eu le pouvoir, je l'aurais pétrifié sur-le-champ! Je lui aurais jeté un sort! Un sort sulfureux qui l'aurait désintégré!

Soudainement, j'enviais le destin prévisible des couples stables. Je les imaginais bien au sec à l'abri, enlacés devant un feu de foyer, le regard plongé dans celui de l'autre, humant, un verre à la main, le fumet de gibier. Des être équilibrés.

Je m'inscrirais à des cours de conduite et m'achèterais une auto! Une «américaine», ancien modèle! Une grosse cylindrée! D'occasion. Avec plein d'espace de rangement. Question finances, il me faudrait faire des choix. Plutôt *un* choix. Dououreux. Sans lifting, dans la glace, matin et soir, au moment d'appliquer crèmes hydratantes et lotions tonifiantes, supporter le reflet de mon visage toujours un peu plus ravalé. Affronter sereinement mes futurs cernes et mon menton alourdi. Au cou, d'imperceptibles sillons creuseraient de ravageuses crevasses. Je n'aurais qu'à étirer la tête... et hausser les épaules. Je serais celle qui invite. La seule à maudire.

La pluie avait cessé. Le prochain village était en vue. Au détour du chemin, couvrant le hullement des chats-huants me parvint l'écho lugubre d'une sirène d'ambulance. Je croisai bientôt les décombres de la Cherokee bloquant la route. Ce soir-là, l'auberge de style européen où je m'arrêtai affichait au menu une spécialité locale: ÉMINCÉ DE PORCELET AUX PETITS LÉGUMES... Un régal!